LE FEU
— ET —
LA CROIX



Ce qui brûle sans consumer

Un roman de
François Rey

LANGUEDOC · XIIIe SIÈCLE

François Rey

Le Feu et la Croix

© François Rey, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1091-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Cécile,

Pour la vie que nous avons construite ensemble, et pour avoir gardé, à travers tout, la légèreté du rire.

PRÉFACE
La terre entre deux feux

Occitanie, première moitié du XIIIe siècle

Il existe des pays qui ne ressemblent à aucun autre. Non pas par leur géographie, les collines de garrigue, les rivières rapides, les plaines où le vent rase les herbes sèches, mais par la façon dont les hommes y ont choisi de vivre et de croire. Le Languedoc du début du XIIIe siècle est de ceux-là. Un monde à part dans la chrétienté latine, plus vieux que la France qui va l'absorber, plus complexe que les chroniques des vainqueurs ne voudront bien le dire.

On y parle la langue d'oc, cette langue du oui chantant, souple, ensoleillée, qui n'est pas encore un patois mais une civilisation. Les villes y sont marchandes et prospères, Toulouse, Carcassonne, Albi, Béziers, gouvernées par des comtes qui traitent avec leurs vassaux selon des équilibres subtils, hérités de plusieurs siècles d'autonomie. La noblesse occitane est hospitalière, curieuse, rarement fanatique. Elle reçoit les clercs, les poètes, les marchands juifs, les Bons Hommes qui passent. Elle pose des questions plutôt que de brûler les réponses.

Ce monde-là va disparaître. Lentement d'abord, puis d'un seul coup.

Mais avant qu'il disparaisse, il faut le voir tel qu'il était, dans toute sa complexité déchirée, ses fidélités multiples, ses croyances qui coexistaient sans toujours se combattre. Car c'est dans ce monde-là que vivent les personnages de ce livre. Et c'est depuis ce monde-là que quelque chose cherche encore, huit siècles plus tard, à achever son mouvement.

L'Église de Rome : la puissance et ses failles

L'Église catholique romaine est, en théorie, la seule autorité spirituelle légitime sur ces terres. Elle l'est depuis des siècles avec ses évêques, ses paroisses, ses sacrements, ses monastères, ses dîmes. Elle représente l'ordre du monde tel que Dieu l'aurait voulu : une hiérarchie claire, du pape aux curés de campagne, qui tient ensemble la société chrétienne depuis la chute de Rome.

Mais en Languedoc, au tournant du XIIIe siècle, cette Église-là a un problème grave : elle a perdu la confiance du peuple.

Ses évêques sont trop souvent des hommes de pouvoir avant d'être des hommes de Dieu nommés par des jeux politiques, vivant dans des palais, levant des impôts, s'éloignant des pauvres qu'ils sont censés guider. Le fossé entre la richesse ostensible du clergé et la misère ordinaire des villageois est visible à l'œil nu. On raconte que certains prêtres ne savent pas dire la messe correctement, que certains évêques ont des maîtresses et des enfants, que l'Église vend ses sacrements à ceux qui peuvent les payer.

Ce n'est pas que les hommes qui la composent soient nécessairement plus mauvais qu'ailleurs. C'est que l'institution est trop riche, trop liée aux pouvoirs temporels, trop sûre de son autorité pour entendre ce que les fidèles lui disent depuis des décennies : nous ne vous faisons plus confiance.

Rome le sait. Le pape Innocent III, qui règne depuis 1198, est un homme intelligent et déterminé. Il comprend que la crise spirituelle du Languedoc est réelle, que le catharisme n'est pas une mode passagère mais une réponse à un vide laissé par une Église défaillante. Il envoie des légats, des prédicateurs, des dominicains. Mais il est trop tard, ou trop tôt. Le dialogue échoue. Et quand un légat papal est assassiné en 1208, Innocent III choisit l'autre voie. La croisade.

La croisade des Albigeois : la foi par l'épée

En 1209, une armée descend du nord. Des dizaines de milliers de croisés,

chevaliers et fantassins venus de France, de Bourgogne, de Flandre, répondent à l'appel du pape et à la promesse des indulgences. Ils ne connaissent pas le Languedoc. Ils ne parlent pas la langue d'oc. Mais ils savent qu'il y a là-bas des hérétiques à convertir, des terres à conquérir, et une absolution garantie pour vingt jours de service militaire.

Simon de Montfort prend la tête de l'expédition. C'est un chef de guerre capable et impitoyable, qui transforme rapidement ce qui devait être une croisade spirituelle en conquête territoriale. Le Languedoc n'est pas seulement à purifier, il est à absorber, à intégrer à la couronne de France par les armes et par le droit.

Béziers, juillet 1209. La ville est prise d'assaut. Le légat papal Arnaud Amaury aurait répondu à un soldat lui demandant comment distinguer les catholiques des hérétiques : Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. Que la phrase soit authentique ou apocryphe importe peu, elle dit quelque chose de vrai sur la nature de ce qui se passe. Des milliers de civils, catholiques et cathares mêlés, sont massacrés en quelques heures. La cathédrale elle-même brûle avec ceux qui s'y sont réfugiés.

Carcassonne tombe peu après. Les croisades se succèdent pendant vingt ans, entrecoupées de trêves et de retournements. La noblesse occitane résiste, négocie, capitule, se relève. Raymond VI de Toulouse joue sur tous les tableaux : excommunié, réconcilié, excommunié à nouveau, essayant de sauver ce qui peut l'être d'un monde en train de s'effacer.

En 1229, le traité de Paris met officiellement fin à la croisade. Le comte de Toulouse soumet ses terres à la couronne de France. Sa fille épousera un Capétien. Le Languedoc entre dans la France, non pas par choix, mais par épuisement.

Mais la foi cathare n'a pas disparu. Elle s'est simplement enfouie plus profond.

L'Inquisition : la foi par le tribunal

Rome le sait. Et Rome n'a pas fini.

À partir de 1233, le pape Grégoire IX institue officiellement l'Inquisition médiévale, tribunal d'exception confié principalement aux frères dominicains, chargé de traquer et de juger les hérétiques qui subsistent dans les campagnes et les villes du Languedoc.

L'Inquisition est une machine administrative redoutablement efficace. Elle ne fonctionne pas comme un simple tribunal. L'accusé ne connaît pas ses accusateurs. Le secret de la procédure est total. La dénonciation est non seulement acceptée mais encouragée, souvent récompensée. Le refus de dénoncer ses proches est lui-même suspect. La torture sera progressivement autorisée comme moyen d'obtenir des aveux.

Les inquisiteurs, Guilhem Arnaud à Toulouse, Bernard de Caux, Jean de Saint-Guillaume sont des hommes méthodiques qui tiennent des registres précis. Des milliers de dépositions sont consignées, copiées, classées. Ces registres sont aujourd'hui parmi les sources historiques les plus précieuses sur la vie quotidienne en Languedoc médiéval et parmi les témoignages les plus glaçants sur ce que l'institution peut faire au nom de Dieu.

Les peines sont graduées : pénitences mineures, port de croix jaunes cousues sur les vêtements comme marque infamante, confiscation des biens, emprisonnement, emmurement dans des maisons de pénitence où l'on nourrit le condamné juste assez pour qu'il ne meure pas trop vite, et enfin le bûcher, remis au bras séculier, pour les relaps et les Parfaits qui refusent d'abjurer.

Ce que l'Inquisition fait, en vérité, c'est dissoudre le tissu social. Elle retourne les familles les unes contre les autres. Elle transforme le secret en survie et la

confiance en danger mortel. Elle vide lentement les campagnes de leurs figures de sagesse, les Parfaits qui guérissaient, consolaient, accompagnaient les mourants, et les remplace par la peur.

L'Église cathare : la foi des Bons Hommes

Face à cette Église catholique défaillante puis violente, le catharisme n'est pas une révolte. C'est une réponse.

Ses origines sont complexes : on y trouve des échos des manichéens de l'Antiquité tardive, des Bogomiles des Balkans, et sans doute aussi d'une lecture directe et radicale des Évangiles. Mais ce qui le rend puissant en Languedoc, ce n'est pas sa théologie savante. C'est sa cohérence visible entre la parole et la vie.

Le catharisme est dualiste : il croit que le monde matériel est l'œuvre d'un dieu mauvais ou d'un principe inférieur, et que les âmes humaines sont des étincelles de lumière divine emprisonnées dans la matière, condamnées à se réincarner jusqu'à ce qu'elles trouvent le chemin du retour vers le Dieu de lumière. Le monde visible est un piège. La chair est un exil. Le salut passe par le renoncement à tout ce qui enchaîne l'âme à la matière.

Cette vision du monde, austère et cohérente, engendre deux catégories de fidèles.

Les Parfaits et les Parfaites, appelés Bons Hommes et Bonnes Femmes dans les sources occitanes, sont le clergé de cette Église invisible. Ils ont reçu le consolamentum, le seul sacrement cathare : une imposition des mains qui transmet l'Esprit saint et libère l'âme de ses attaches matérielles. Après le consolamentum, ils s'engagent dans une vie d'ascèse totale : pas de viande, pas d'œufs, pas de laitage, rien qui vienne de la reproduction charnelle des animaux, pas de relations sexuelles, pas de propriété, pas de mensonge. Ils vivent par paires, itinérants, de dons et d'hospitalité. Ils prêchent, ils consolent, ils

accompagnent les mourants. Ils pratiquent parfois la médecine des simples, le soin par les plantes. Ils sont maigres, propres, doux. On les reconnaît à leur vêtement sombre et à leur façon de saluer.

Dans une région où le clergé catholique mange bien et vit dans des maisons en pierre, des hommes et des femmes qui partagent la paillasse des pauvres et ne demandent rien en retour exercent une attraction irrésistible. Le peuple les appelle les Bons Hommes parce que c'est simplement ce qu'il voit : des gens bons.

Les croyants ne prennent pas le consolamentum de leur vivant. La vie ascétique des Parfaits est trop exigeante pour être vécue dans le monde ordinaire, avec ses nécessités, ses désirs, ses attachements. Les croyants vivent leur vie : ils mangent de la viande, se marient, font des enfants, gèrent leurs terres et reçoivent le consolamentum à l'approche de la mort, quand ils n'ont plus rien à abandonner.

Cette distinction entre le clergé rigoureux et les fidèles ordinaires est précisément ce que l'Inquisition exploitera : en ciblant les Parfaits, elle prive les croyants de leurs pasteurs. En persécutant les croyants, elle fait disparaître le réseau de protection qui permettait aux Parfaits de vivre.

La noblesse occitane joue un rôle crucial dans cet équilibre. Des comtes aux simples chevaliers de village, beaucoup sont croyants cathares tout en maintenant une façade catholique, recevant les sacrements de l'Église, enterrant leurs morts en terre chrétienne, mais accueillant aussi les Bons Hommes dans leurs châteaux, finançant leurs déplacements, leur offrant refuge. C'est cette complicité diffuse, impossible à cartographier précisément, qui rend l'Inquisition si nécessaire aux yeux de Rome — et si brutale dans ses méthodes.

Les Hospitaliers : soldats de Dieu entre deux mondes